

Homélie pour le 33^{ème} dimanche du Temps ordinaire,
année B,
le 14 novembre 2021, en la cathédrale Notre-Dame de Reims,
remise des lettres de mission aux chefs d'établissements scolaires
catholiques,
journée mondiale des pauvres

Nous vivons un temps de changements, un temps de bouleversements. Le monde que nos parents ou grands-parents avaient reconstruit après les deux guerres mondiales se transforme, ses bases culturelles et spirituelles, certaines compréhensions de l'humanité qui le sous-tendaient, se défont et se recomposent sous nos yeux et surtout en nos esprits et en nos âmes. La crise climatique et écologique ajoute à tout cela une incertitude généralisée sur l'évolution toute proche de notre planète à l'intérieur de son système cosmique. L'Église, notre Église, paraît vaciller sur ses fondements et, selon certains, menace de s'effondrer en nos pays occidentaux, parce que le fond de l'esprit humain qui a porté la vie religieuse jusqu'ici ne s'est pas transmis aux nouvelles générations et parce qu'il a été mis au jour que cette institution que l'on s'obstinait à voir comme bienfaitrice globalement avait transporté et transportait un mal affreux qu'elle avait cherché à dissimuler ou à éviter de regarder jusqu'ici.

Où trouver de l'assurance, où trouver de la paix ? Les échéances politiques qui se présentent à nous peuvent-elles permettre d'affronter ces immenses défis et d'ouvrir un chemin de vie ?

Or, nous entendons ce matin le Seigneur Jésus, celui qui a l'audace de dire : « Le ciel et la terre passeront, mes paroles ne passeront pas », comme il avait proclamé juste avant : « Après une grande détresse, le soleil s'obscurcira et la lune ne donnera plus de sa clarté ; les étoiles tomberont du ciel, et les puissances célestes seront ébranlées ». Sans doute, à bien des moments de l'histoire, les êtres humains ont-ils cru voir se réaliser ces paroles et se trouver à la lisière de la fin du monde. Chaque fois, ce ne fut que la fin d'un monde, souvent déjà un événement redoutable, porteur de destructions, de morts, de violences terribles parfois, mais aussi de promesses et de préparation de l'avenir. Face au chaos qui semble venir, Jésus nous propose une comparaison, « la comparaison du figuier » : « *Dès que ses branches deviennent tendres et que sortent les feuilles, vous savez que l'été est proche. De même vous aussi, lorsque vous verrez arriver cela, sachez que le Fils de l'homme est proche, à votre porte.* » Le chaos peut être très grand, il peut menacer l'ordre cosmique lui-même ; pourtant l'histoire ne mène pas au néant, à la catastrophe, mais, de même que la transformation du figuier en ses extrémités nous promet l'été, de même des signes nous sont donnés que, non pas le néant mais un monde nouveau, le monde de la vie en plénitude, s'approche de nous.

Bien sûr, frères et sœurs, nous pouvons tirer de l'histoire une sorte de sagesse pratique. Des événements considérables s'y sont produits : des empires se sont effondrés, des systèmes sociaux millénaires ont disparu en quelques mois, des guerres mondiales ont semé la violence et la haine, et pourtant l'humanité est toujours là, elle poursuit sa route, des éléments de progrès peuvent être repérés d'une période sur l'autre. Jésus nous propose autre chose, une autre vision. L'histoire ne progresse pas seulement par une sorte de mécanique impersonnelle qui ferait que les bouleversements n'aillent jamais jusqu'à la destruction complète et que toujours l'humanité reparte, cahin-caha, sur sa route. Entendons le Seigneur : « *Alors on verra le Fils de l'homme venir dans les*

nuées avec grande puissance et avec gloire. Il enverra les anges pour rassembler les élus des quatre coins du monde, depuis l'extrémité de la terre jusqu'à l'extrémité du ciel ». Le Fils de l'homme et ses anges : de quelque manière que nous les comprenions, il ne s'agit pas d'une mécanique mais de vivants, de personnes qui viennent au-devant de l'humanité et qui recueillent tout ce qui peut en être recueilli pour servir à la plénitude éternelle. Le monde humain n'est pas tiré vers la vie, vers une vie plus grande, par le hasard des chocs divers qu'il provoque ou subit, mais parce que quelqu'un, celui-là, Jésus de Nazareth, le Fils de l'homme, est venu à l'humanité, l'a saisie et épousée jusque dans sa déréliction et a percé pour elle un chemin à travers la mort.

Le peuple d'Israël le prophétise en sa chair : il a été tant de fois promis à la disparition et il ne cesse de vivre, d'être délivré, de reprendre sa mission. Le prophète Daniel l'avait bien compris : ce ne sont pas les vainqueurs de l'histoire qui l'emporteront au dernier jour, au jour du jugement, mais « ceux qui ont l'intelligence », ceux-là « resplendiront comme la splendeur du firmament, et ceux qui sont des maîtres de justice pour la multitude », ceux-là ou celles-là « brilleront comme les étoiles pour toujours et à jamais. » Ce n'est pas seulement le génie de l'être humain, et moins encore celui de quelques êtres humains qui parviennent et parviendront à surnager dans les catastrophes successives et à tirer leur épingle du jeu, qui suffisent à trouver pour l'humanité des voies de survie ou de vie nouvelle. Beaucoup plus radicalement, de manière plus discrète et plus décisive, Jésus s'est offert lui-même. Jésus, un jour du temps, s'est jeté dans la balance pour que l'aventure humaine puisse aller jusqu'à son terme, malgré les violences, les cruautés, les destructions, les crimes dont les humains sont capables. Jésus, un jour bien précis, en un lieu bien repéré, « a offert pour les péchés un unique sacrifice », rien de moins que lui-même tout entier, le Fils bien-aimé du Père se livrant pour que les pécheurs vivent et percent le mur du péché, celui qui a pu prier en vérité : « Seigneur, mon partage et ma coupe : de toi dépend mon sort », et qui ne l'a pas dit comme une plainte mais comme l'engagement joyeux de tout son être même dans la plus extrême déréliction.

Pour nous, frères et sœurs, l'histoire n'est pas seulement un flux qui sans cesse se répète. Elle a un centre qui fut un point d'inflexion définitif, que tout de l'humanité attendait sans le savoir et dont toute l'humanité vit depuis lors sans pouvoir le comprendre totalement ou même sans vouloir le supporter. Les transformations du monde peuvent nous effrayer, les mutations de l'esprit humain, les changements de mentalités de génération en génération peuvent nous dérouter, nous déstabiliser. Nous savons pourtant, nous chrétiens, qu'il vaut toujours la peine d'aimer, d'apprendre à aimer à l'image et la ressemblance de Jésus, d'apprendre à aimer non pour posséder mais pour se donner et être accueilli, et que tout geste, tout acte, toute parole en ce sens, de même que la ramure attendrie du figuier annonce l'été, promet le monde à venir, si plein, si réel, si dense, tellement plus vivant et concret que le monde où nous vivons qui subit toujours des ébranlements douloureux. La journée mondiale des pauvres, voulue par le pape François, devrait nous éclairer : la présence de personnes en précarité au milieu de nos sociétés d'abondance nous rappelle qu'aucun monde ne peut durer toujours ; leur présence au cœur de nos communautés, ce que nous faisons pour que ces personnes soient des membres à part entière de notre Église, apportant leur sagesse à tous les autres, est comme une branche attendrie en vue de l'été.

Je suis heureux, frères et sœurs, de présider cette messe en ce dimanche, notamment parce qu'il est l'occasion de remettre leur lettre de mission aux chefs d'établissements scolaires catholiques relevant de la paroisse Cathédrale-Saint-Jacques. Cela peut paraître peu de choses par rapport aux sujets d'inquiétude qui nous habitent ou qui s'agitent devant nous. Et pourtant ! Tout établissement scolaire devrait être pour nous comme le figuier : là, des jeunes, garçons et filles, se préparent à devenir des adultes dignes de ce nom. Dans leur jeunesse, avec leurs rêves, leurs illusions, leur curiosité aussi, leur désir d'apprendre, leur sérieux parfois, souvent, face aux défis du temps, - ceux et celles

d'entre vous qui ont participé à la cérémonie du 11 novembre mercredi ont pu les entendre-, ils nous apparaissent comme les branches attendries du figuier : ils annoncent l'été, c'est-à-dire non pas seulement l'époque suivante, mais le monde nouveau, définitif, total où chacun de nous pourra être totalement lui-même en communion avec tous les autres. Ce qui est vrai de tout établissement scolaire, est vrai plus encore d'un établissement scolaire catholique. Chacun d'eux annonce que les jeunes 'aujourd'hui ne sont pas seulement les futurs travailleurs, soldats, citoyens de demain, mais à travers tout cela, les pierres vivantes de l'humanité sauvée, tirée tout entière du côté de Dieu par la force de l'unique sacrifice de Jésus, lui qui « mène pour toujours à leur perfection ceux et celles qu'il sanctifie. »

Notre Église, frères et sœurs, a dû constater qu'il y avait du mal en elle, qu'il avait pu se commettre et se commettait en elle un mal violent, destructeur, totalement contraire à l'œuvre qui lui est confiée et elle a dû reconnaître qu'elle avait été incapable d'en protéger les enfants et les familles et qu'elle ne pouvait le faire seule. Le reconnaître est un choc immense, une source de honte, mais aussi la condition pour que l'Église soit vraiment celle de Jésus : non pas une institution qui se soutient elle-même et alors ne peut qu'être détruite par le cours du temps, mais la communion de celles et de ceux qui répondent à la parole de Jésus et qui acceptent que le péché soit mis à nu afin de se convertir et d'avancer vers le Fils de l'homme qui vient.

Lui seul, venant depuis le monde de la Résurrection, donne à nos actions terrestres leur solidité, parce qu'il les tire à lui et les prolonge en son acte unique et éternel. Frères et sœurs, dans le chaos du monde, n'ayons pas peur de tenir notre place, cherchant à aimer en vérité, jusqu'à l'heure connue du Père seul, l'heure de l'espérance totale,

Amen.